

FRANCK  
FERRAND  
FRANÇOIS I<sup>ER</sup>  
ROI DE CHIMÈRES



LE  
PORTRAIT-VÉRITÉ

Flammarion



# FRANCK FERRAND

## FRANÇOIS I<sup>ER</sup>

### ROI DE CHIMÈRES

**A**u XXI<sup>e</sup> siècle, François I<sup>er</sup> apparaît comme le père de la Renaissance française, l'ami de Léonard de Vinci, le bâtisseur de Chambord et de Fontainebleau, le vainqueur de Marignan, l'allié de Soliman contre l'ennemi juré du royaume, Charles Quint. Mais ces traits saillants ne sont-ils pas l'arbre qui cache une forêt bien plus complexe ?

Dans cet essai biographique d'un genre nouveau, Franck Ferrand dépasse l'image d'Épinal et nous dépeint ce roi sous les traits d'un personnage moins brillant qu'on ne le prétend. Car le géant débonnaire a connu des triomphes mais aussi des défaites – et ce jusqu'à la captivité. François I<sup>er</sup>, héros tourmenté, subit la trahison de son cousin, adora sa sœur et détesta son héritier, frôla plusieurs fois la mort, multiplia les conquêtes amoureuses, vit mourir ses fils aimés... Un homme qui vécut entre une jeunesse de rêve et une vieillesse de cauchemar, torturé par une maladie atroce.

L'historien va plus loin : et si François I<sup>er</sup> n'avait pas été un si bon roi ? Louis XII disait de son successeur : « Ce gros garçon gâtera tout. » L'histoire, pour peu qu'on la regarde objectivement, semble lui avoir donné raison. Longtemps dominé par sa mère, manipulé par sa maîtresse, François se laissa aveugler par son amour de l'Italie et par sa haine de l'Empereur. Jouet des factions, facile à duper, le soi-disant « restaurateur des Lettres » instaura la censure et lutta contre l'imprimerie ; il finit même par allumer les bûchers d'où partiront les guerres de religion ! Sous une plume érudite et alerte, voici un portrait contrasté, doublé d'une analyse implacable.

**Franck Ferrand** est historien. Il anime « *Au cœur de l'histoire* » tous les jours sur Europe 1 et « *L'ombre d'un doute* » sur France 3. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont la saga historique à succès *La Cour des Dames* chez Flammarion.

François I<sup>er</sup>  
Roi de chimères

## DU MÊME AUTEUR

### **Chez Flammarion**

- Jacques Garcia ou l'Éloge du décor*, 1999 (rééd. 2007).  
*Le Bal des ifs*, 2000.  
*Parfums, l'empire d'un sens*, 2001.  
*Bruges, invitation au voyage*, 2002.  
*Bordeaux, Grands Crus classés*, 2004.  
*La Régente noire – La Cour des Dames I*, 2007 (J'ai Lu, 2008).  
*Les Fils de France – La Cour des Dames II*, 2008 (J'ai Lu, 2009).  
*Madame Catherine – La Cour des Dames III*, 2009 (J'ai Lu, 2010).  
*Au cœur de l'Écosse*, avec Stéphane Bern, 2009.  
*Au cœur de l'histoire*, 2011.  
*Du sang sur l'histoire*, 2012.

### **Chez Perrin**

- Ils ont sauvé Versailles*, 2003 (Tempus, 2012).  
*Gérald Van der Kemp, un gentilhomme à Versailles*, 2005.

### **Aux Éditions du Chêne**

- La Grande Époque des sports d'hiver*, 2003.  
*Portraits de cour*, avec Stéphane Bern, 2012.

### **Chez Tallandier**

- L'Histoire interdite, révélations sur l'histoire de France*, 2008.

### **Chez XO**

- L'Ombre des Romanov*, 2010.

### **Chez Plon**

- Dictionnaire amoureux de Versailles*, 2013.

Franck Ferrand

François I<sup>er</sup>  
Roi de chimères

Flammarion

© Flammarion, 2014  
ISBN : 978-2-0813-2995-9

*À mon frère*





« Je ne vois guère, dans François I<sup>er</sup>, que des actions injustes ou odieuses, ou folles. Rien de plus injuste que le procès intenté au connétable, qui s'en vengea si bien, et que le supplice de Semblançay, qui ne fut vengé par personne. L'atrocité et la bêtise d'accuser un pauvre chimiste italien d'avoir empoisonné le Dauphin son maître, à l'instigation de Charles Quint, doivent couvrir François I<sup>er</sup> d'une honte éternelle. Il ne sera jamais honorable d'avoir envoyé ses deux enfants en Espagne, pour avoir le loisir de violer sa parole en France.

« Quelques pensions données et mal payées à des pédants du Collège de France ne compensent point tant d'actions odieuses. Toutes ses guerres en Italie sont conduites avec démesure. Point d'argent, point de plan de campagne ; son royaume est toujours exposé à la destruction ; et pour comble de honte, il se croit obligé de s'allier avec les Turcs, dans le temps que Charles Quint délivre dix-huit mille captifs chrétiens des mains de ces mêmes Turcs ! »

Voltaire  
*Lettre à Gabriel-Henri Gaillard,  
biographe de François I<sup>er</sup>*



## AVANT-PROPOS

Afin de nourrir, voilà quelques années, les romans de *La Cour des Dames*, j'ai dû me pencher d'assez près sur le règne de François I<sup>er</sup>. Quelle n'a pas été ma surprise, en étudiant le cas personnel de ce roi, de découvrir un monarque en tout point différent de l'image qu'en avaient laissé filtrer les siècles ! J'avais à l'esprit un géant débonnaire et cependant magnifique, à la fois galant et lettré, un prince aimable en somme, plein d'honneur et de courage, aussi fort, lumineux et droit que Charles Quint pouvait sembler fluet, sombre et retors... Et voici que je découvrais un être vaniteux et faux, le jouet de sa mère et de ses maîtresses, la dupe de ses favoris, le plus souvent inconséquent, presque toujours mal inspiré. Étonné, dépité, je dus pourtant me rendre à cette évidence : François I<sup>er</sup> ne méritait pas les surnoms de *grand roi*, de *père des Lettres*, de *restaurateur des Arts* que lui avait octroyés une cour de flatteurs appointés.

Le 1<sup>er</sup> janvier 2015 marque le cinquième centenaire de son règne – même si l'habitude qu'on avait de faire commencer l'année à Pâques datait alors l'avènement de 1514. L'idée m'est venue que cet anniversaire allait

## FRANÇOIS I<sup>er</sup>

susciter bien des panégyriques au *roi-chevalier*, et qu'on allait sauter sur l'occasion pour tresser encore des lauriers à cette figure imaginaire, à ce mythe éloigné de la réalité. Aussi bien, au risque d'encourir le reproche de « déboulonner une statue », me suis-je mis en tête d'avertir les esprits impartiaux, et de rappeler au public *qui fut vraiment le bâtisseur de Chambord et de Fontainebleau*.

Que les choses soient claires : mon intention, en brochant ce portrait-vérité, n'est pas de souiller la mémoire d'un des souverains les plus appréciés de l'histoire de France. Je voudrais seulement débarrasser son image de tous les ajouts, de toutes les surcharges qu'on y a mis. J'aimerais, en reprenant, un à un, les principaux épisodes de ce règne, montrer François tel qu'il était, non tel qu'on voudrait qu'il fût. Autrement dit, mon ambition est de faire entendre, au sein d'un prévisible concert de louanges, quelques notes discordantes, certes, mais vraies. Ce faisant, j'aurai le sentiment de rendre justice à tous ceux – ils sont innombrables – qui ont eu à pâtir de ses fautes, et hommage à d'autres rois de France, mieux propres à recevoir selon moi le titre de *grand* : par exemple Charles V, Louis XII, Henri IV ou encore Louis XVI – mais oui.

## INTRODUCTION

### Marignan, succès fatal

Le 1<sup>er</sup> janvier 1515, François de Valois, comte d'Angoulême, devenait le roi François I<sup>er</sup>. À travers ce jeune homme de vingt ans, grand, beau, coruscant, succédant à un moribond – son beau-père et cousin Louis XII –, c'était une branche nouvelle de la dynastie qui accédait au Trône. Porteuse d'un sang neuf et de beaucoup d'espoir. Le peuple de France exulta ; ses vœux unanimes accompagnèrent le gentil souverain ; et cette ferveur culmina lorsque, neuf mois plus tard – le temps d'une gestation – le jeune héros couronné se concilia la Fortune et remporta, au-delà des Alpes, à Marignan, une victoire herculéenne, véritable coup d'envoi d'un règne qui s'annonçait exceptionnel. C'était à la mi-septembre. Jamais, depuis fort longtemps, monarque n'avait connu pareille popularité en France : François, premier du nom – « M. François qui estoit tout François », selon les États de Tours – fit battre les cœurs à l'unisson. Avis à tous : un demi-dieu venait de prendre en main les destinées du royaume de saint Louis !

\*

## FRANÇOIS I<sup>er</sup>

Marignan, quinze cent quinze. Tout écolier a remâché ces mots, à défaut d'avoir su toujours ce qu'ils recouvraient... La beauté du *roi-chevalier*, ami de Léonard de Vinci, la splendeur d'un soleil couchant qui rougit les armures ont à jamais imprégné les consciences. Images ineffaçables, à l'instar du grand portrait en majesté du roi par François Clouet, ou de la Salamandre, flamboyant emblème, ornant en bas-relief les cheminées de Chambord et la galerie de Fontainebleau. Dans le grand imagier national, le nom de François I<sup>er</sup> se confond avec la Renaissance : efflorescence des Arts, rayonnement des Lettres, jubilation d'un royaume en plein essor, face au vieil empire étioilé, rapiécé, de Charles Quint.

Marignan, quinze cent quinze, victoire éternelle de François I<sup>er</sup>... Panorama sans tache, tenture sans défaut masquant cependant une réalité moins parfaite... Car ce premier fait d'armes allait être suivi de batailles moins faciles et de défaites cuisantes – voire désastreuses, comme celle de Pavie. Car cette année de gloire allait en appeler trente et une autres, pleines de tourments et de vicissitudes, en proie aux bouleversements politiques, financiers, sociaux et religieux d'un siècle malaisé. Le beau portrait, le bel emblème ne disent presque rien du roi et de sa cour. À titre personnel, François se montrait imposant et jovial, soit ; mais il pouvait aussi se révéler futile, cruel, influençable ou lâche. Accaparé, surtout, par d'étranges obsessions.

\*

D'où venait-il, ce roi trop beau pour être vrai ? De Cognac. Sa mère, Louise d'Angoulême, l'avait mis au

## INTRODUCTION

monde sous un grand orme où, selon la tradition, elle s'était fait porter dès les premières douleurs. Si l'on en croit le *Journal* de l'intéressée, sa délivrance n'était venue qu'à dix heures du soir. Le douzième jour de septembre, l'an 1494, était donc né François. Son père, le comte Charles, cadet de Valois, neveu du poète Charles d'Orléans, menait sur ses terres, en ses vignes, une vie bucolique, entre deux belles maîtresses et une jeune épouse élue au berceau par Louis XI en personne, dans une branche cadette de l'illustre Maison de Savoie. À trente-six ans, le 1<sup>er</sup> janvier 1496, ce géniteur évanescent devait succomber, à Châteauneuf-sur-Charente, des suites d'un chaud et froid ; son fils ne le connaîtrait donc pas... François grandirait orphelin de père, entre une sœur qui l'adorait, Marguerite, de deux ans plus âgée, et une mère qui devait, de toute passion, le dresser, le forger, le hisser, le soutenir sans cesse à bout de bras. Il faut dire que, avant sa première grossesse, Louise était allée implorer, au couvent de Plessis-lès-Tours, la bénédiction du célèbre François de Paule, et que l'ermite lui avait dit : « Votre fils sera roi. » Elle le crut, sans jamais douter, et avait regardé la naissance de Marguerite comme un contretemps, puis celle de François comme le début d'une grande aventure.

*Libris et liberis...* La devise de Louise a souvent été traduite ainsi : « Pour mes livres et pour mes enfants ». Et le fait est qu'elle aima beaucoup les uns et les autres, et se dévoua sans limite à l'épanouissement de Marguerite et, surtout, de François. Ne serait-il pas possible de traduire aussi : « Par mes livres et par mes enfants » ? Tant il est vrai que cette autodidacte, lectrice de toutes sortes de traités, ne cessa de

## FRANÇOIS I<sup>er</sup>

vouloir dominer le Sort à l'aide de sa progéniture – spécialement à travers son fils... L'ambition de Louise de Savoie rejoint celle d'autres femmes de tête, nombreuses en ce siècle ; on la comparerait volontiers à celle d'Anne de Beaujeu qui l'avait éduquée sans amour ; à celle d'Anne de Bretagne qu'elle détestait avec constance ; à celle d'Anne d'Étampes qui lui succéderait dans le cœur de son fils ; à celle aussi de Diane de Brézé – dite Diane de Poitiers – qui, d'une certaine manière, allait prolonger son œuvre.

Élevé par sa mère en futur souverain, constamment traité comme tel par sa sœur, François avait pourtant peu de chances, au départ, de ceindre la couronne. Il venait au second rang. Son lointain parent, le roi Charles VIII, était jeune et bien portant, tout comme son épouse, née duchesse de Bretagne. Chaque grossesse de la reine Anne mettait du reste Louise au supplice, qui voyait son fils s'éloigner du Trône un peu plus. Au contraire, chaque naissance de princesse, chaque décès au berceau, chaque enfant mort-né, chaque fausse-couche l'emplissaient d'une joie malsaine – et c'est ce qui, imperceptiblement, devait lui valoir, dans l'inconscient public, l'*aura* sulfureuse d'une espèce de sorcière... Lorsque Charles VIII se fracassa le front contre un linteau de porte – accident stupide s'il en fut –, Louise serra les poings : son horizon se dégagait... François devenait, en l'absence de dauphin, héritier naturel du Trône ! Certes, Anne de Bretagne épousa le successeur de Charles, le cousin Louis d'Orléans, qui devait régner sous le nom de Louis XII. Mais elle ne se montrait guère plus féconde : naquirent et vécurent deux princesses, Claude et Renée – mais de prince, point. Pendant ce



## INTRODUCTION

temps, Louise guettait, épiait, priait. Et l'on comprend que la reine ait souhaité la tenir à distance... François grandissait, grandissait.

Louis XII, bien conscient de tenir en cet orphelin – son plus proche parent mâle – un héritier par défaut, lui constitua une Maison et le confia aux soins d'un gouverneur, le maréchal de Gié – que Louise évincerait à l'usure. Logés à Amboise comme on assigne à résidence des hôtes gênants, la comtesse d'Angoulême et ses enfants devinrent comme une famille royale de secours... On les observait de loin. Marguerite était douée pour l'étude et fascinait ses précepteurs ; François l'était moins et fatiguait les siens. Seuls trouvaient grâce à ses yeux la mythologie romaine, les récits de voyage et ces romans de chevalerie qui, peu à peu, allaient envahir son imaginaire. Le premier mythe à détruire est donc celui du jeune humaniste, ami des philosophes et amoureux des livres, sorte de penseur précoce, élu par la Providence à un trône royal ; dans la réalité, François fut très éloigné de cet idéal.

Plus volontiers qu'à l'étude, le jeune prince s'illustrait aux jeux de plein air, en compagnie d'une joyeuse bande de seigneurs de son âge : Guillaume de La Marck, futur maréchal de Florange – qui se ferait nommer *le Jeune Adventueux* –, le fidèle Marin de Montchenu, Philippe Chabot de Brion, Anne de Montmorency, plus tard Guillaume Gouffier de Bonivet... Des noms qu'on apprendrait à connaître. À quoi jouaient-ils ? À l'*escaigne* – un jeu de raquettes importé d'Italie –, à la *grosse boule* – un ballon de la taille d'un homme, mais aussi au tir à l'arc et à toutes

## FRANÇOIS I<sup>er</sup>

sortes de jeux guerriers : n'avait-on pas, dans les jardins d'Amboise, construit pour eux de petits forts qu'ils s'exerçaient, tour à tour, à prendre et à défendre ?

François aimait passionnément les chevaux. À quatorze ans, ce penchant aurait pu lui coûter la vie, si l'on en croit une page fameuse du *Journal* de sa mère : « Le jour de la conversion de saint Paul, 25 janvier 1501, environ deux heures après midi, mon roi, mon seigneur, mon César et mon fils, auprès d'Amboise, fut emporté au travers des champs par une haquenée – entendez : une jument – et fut le danger si grand, que ceux qui étaient présents l'estimèrent irréparable. Toutefois Dieu, protecteur des femmes veuves et défenseur des orphelins, prévoyant les choses futures, ne me voulut abandonner, connaissant que, s'il m'eût soudainement privée de mon amour, j'eusse été trop infortunée... »

Si Louise tremblait pour « son César » au moindre danger, elle vivait, en revanche, dans l'espoir que le roi Louis mourût ; et de fait, en 1504, ce fut bien près d'arriver. Le *Père du Peuple* était tombé malade à Lyon ; il souhaita mourir à Blois et pria qu'on l'y transportât par voie fluviale. André Castelot : « Le maréchal de Gié, amoureux, dit-on, de Louise, barre la Loire avec dix mille archers afin, en cas de mort du roi, d'empêcher la reine d'aller se réfugier en Bretagne avec sa fille Claude. Puis le maréchal s'installe à Amboise qu'il entoure de troupes, pour que l'on ne vienne pas enlever le futur roi. » Ce zèle devait lui coûter sa place.

Car Louis XII, contre toute attente, finit par se rétablir ; et, en définitive, c'est la reine Anne qui partit la

## INTRODUCTION

première ! Louise n'était pas vraiment perdante au change. Elle en serait quitte pour patienter... Afin de tromper son attente, elle étoffa d'importance la Maison de son fils : un demi-cent de chambellans, cent trente domestiques, dix secrétaires et presque autant de chapelains – un train de parvenu, mais dont se glorifiait celle qui, trop longtemps, avait subi la gêne. Pourpoints de soie tout brodés d'or et d'argent, garnitures de martre et d'hermine, vaisselle précieuse et mobilier de nouveau riche : le futur roi se montrait aussi tapageur dans ses goûts que le roi régnant était sobre.

Le malheureux Louis haussait les épaules... Trahisant sa défunte épouse, il avait fini par donner la main de leur fille aînée, Claude de France, à « ce gros garçon » qui, disait-il, « gâterait tout ». Mariage en grand deuil, forcément... Était-ce le signal d'une transition ? Pas encore ! Car le roi, même usé, décida de se remarier – ce seraient ses troisièmes noces. Il épousa cette fois la jeune et jolie sœur du roi d'Angleterre, Mary Tudor. Louise redoubla d'incantations, même s'il était peu probable qu'un tel marié pût concevoir encore un héritier. C'est alors qu'on apprit que François, tout écervelé, en bon fils du comte Charles, n'était pas insensible aux appas de sa jeune et jolie belle-mère... Louise crut en défaillir de colère : ce benêt allait-il engendrer lui-même le dauphin qui l'écarterait du Trône ? C'était à se pendre ! Heureusement pour elle, ce royal vaudeville ne s'éternisa pas : Louis XII trépassa en quelques semaines, harassé par son épouse trop jeune et trop jolie... Enfin, le *César triomphant* était libre d'advenir.

\*

## FRANÇOIS I<sup>er</sup>

Installée au pouvoir, Louise de Savoie se mit à vivre, enfin, l'existence dont elle avait rêvé. Fut-elle comblée ou bien déçue ? L'histoire ne le dit pas... Ni tout à fait reine-mère, ni encore reine-régente, elle n'était pour l'heure que la mère du nouveau roi. À la Cour, on l'appela simplement *Madame* – sans précision. Avec l'emballement de ceux qui ont longtemps attendu, beaucoup réfléchi, Madame se mit au travail sans délai. Générosité bien ordonnée... Elle fit ériger son comté en duché, et se fit attribuer les revenus de l'Anjou, du Maine et de la baronnie d'Amboise, auxquels s'ajouteraient des droits de chancellerie versés par les nouveaux titulaires de hautes charges. Car tous les grands emplois devaient changer de main. Appliquant avant la lettre un véritable *système des dépouilles*, Madame Louise fit nommer ses proches aux postes-clés : son homme de confiance, Antoine Duprat, devint ainsi chancelier de France ; elle fit donner à son protégé, Charles de Bourbon, l'épée de connétable – promise, il est vrai, par le défunt souverain ; elle fit aussi nommer deux nouveaux maréchaux, Lautrec et La Palice, et confia la charge laissée par ce dernier – celle de grand maître de France, à la tête de la Maison du roi – à son propre frère. Son gendre, le duc d'Alençon, époux de Marguerite, se plaignit-il de n'avoir pas profité de la distribution ? Elle le fit proclamer, dans les formes, « second personnage du royaume » !

Ces bonnes choses étant réglées, la mère du roi, désormais secondée par Duprat, fit comprendre à tous les corps constitués que c'en était fini, dès à présent, de la monarchie tempérée. L'autorité de son fils ne se discuterait pas ; les parlements n'avaient plus droit

## INTRODUCTION

aux remontrances ; les états généraux ne seraient plus convoqués ; les différents conseils seraient mis en coupe réglée. Seule serait admise l'obéissance aux décisions royales. Administration, Justice, Église et Finances : l'heure était venue d'une remise au pas. Madame s'amusait comme une folle.

\*

Et le roi, pendant ce temps ? À vingt ans, François I<sup>er</sup> s'intéressait davantage à ses plaisirs qu'aux affaires de l'État. Madame Louise ne chercha pas à l'en blâmer – bien au contraire – mais tout de même elle avait à cœur de préserver les apparences. Ne faisait-elle pas tout cela pour la gloire de son fils ? Officiellement, tout émanerait donc du souverain ; et, dans les faits, on lui laisserait un os à ronger : l'Italie. Charles VIII, puis Louis XII, éblouis par ce qu'on n'appelait pas encore la Renaissance italienne, et pouvant exciper des droits sur le Milanais de leur aïeule, Valentine Visconti, s'étaient lancés dans d'exaltantes et fort coûteuses campagnes outrements. Sans succès : au début de 1515, la France n'y possédait plus un seul arpent... François, s'il avait écouté sa mère, s'en serait contenté ; mais il aima mieux suivre, en ce domaine réservé, l'avis de ses compagnons de jeu, dont le futile Guillaume de Bonnavet. Aussi se prit-il d'une passion précoce pour la péninsule et, spécialement, pour la Lombardie.

À Milan, le pouvoir était à la famille Sforza dont le chef, Maximilien, était soutenu par l'empereur – un autre Maximilien –, le roi d'Aragon, chez lui à Naples, et par celui qui orchestrait leur front

## FRANÇOIS I<sup>er</sup>

commun : le pape en personne, Léon X – un Médicis de Florence. Pour impressionner vraiment le roi de France, il en eût fallu davantage... Allié pour sa part aux Vénitiens et aux Génois, il résolut de faire honneur à ses devanciers en relançant la guerre. La cavalerie des Français était réputée puissante et leur artillerie, imbattable ; restait à trouver des fantassins.

Le plus gros réservoir de mercenaires se trouvait alors dans les Cantons helvétiques. Seulement ils avaient changé de camp ! Pour combattre les Suisses, on eut recours à des lansquenets d'outre-Rhin, joints à ce qu'on put lever en Picardie et en Gascogne. Au début de l'été, François confia formellement la régence à sa mère – ce qui ne changeait pas grand-chose en pratique – et se mit à la tête d'une gigantesque armée qu'il entreprit, sur les traces lointaines d'Hannibal, de conduire à travers les Alpes. Magnifique exploit. Sur le versant méridional, les pentes étaient abruptes ; des mules, des chevaux glissaient dans le ravin, entraînant chariots et canons...

Tandis que François progressait vers l'orient – il franchit le Tessin fin août –, ses émissaires tentaient d'acheter les Suisses qui, divisés, posèrent de dures conditions à leur ralliement. Pendant ce temps, ils étaient harangués, travaillés, bientôt retournés par le *cardinal de Sion*, légat du pape, qui les poussait à l'affrontement. Ils finirent par se rétracter, en effet, et, prenant prétexte d'une escarmouche, voulurent attaquer les Français. Le camp du roi et de ses principaux lieutenants se trouvait à San Giuliano, juste au nord de Melegnano – pour nous, Marignan. Voyant de la poussière s'élever dans le ciel du côté de Milan, le connétable de Bourbon fit prévenir le roi. La bataille,

## INTRODUCTION

d'une violence inouïe, ne s'engagea que vers quatre heures du soir, ce 13 septembre ; comment ne serait-elle pas, dès lors, prolongée dans le couchant, puis dans la nuit tombée ? Se repérant au clair de lune, les combattants furent, aux alentours de minuit, plongés dans une obscurité totale. On fit alors une trêve, mais sans séparer les armées, ce qui multiplia les occasions d'accrochage à tâtons. Le lendemain, dès l'aube, tout reprit ; mais côté français l'on s'était ressaisi ; Bourbon avait mis la trêve à profit pour rétablir les positions ; surtout, on avait eu le temps de héler les renforts vénitiens qui, paraissant sur les coups de dix heures au cri de « San Marco ! San Marco ! », allaient emporter l'affaire. Il était temps ; car, en dépit d'un nouvel accès de *furia francese*, et bien que François lui-même eût chargé comme un diable à la tête de sa gendarmerie, les Suisses avaient, pour ainsi dire, dominé l'action.

En attendant, François avait gagné, et cette nouvelle, comme celle d'un second couronnement, avec cette fois l'onction du sang, faisait déjà le tour de l'Europe. Milan redevenait française – pour combien de temps ? Maximilien Sforza n'en défendit pas moins sa citadelle jusqu'au 4 octobre ; puis il dut s'incliner ; on l'exila en France, muni d'une rente... Il devait mourir à Paris, quinze ans plus tard, en 1530 ; du reste on prétendit qu'il y aurait vécu bien plus longtemps, sous l'identité d'un moine, en l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

\*

Le choc de Marignan, d'une rare violence, avait fait d'innombrables victimes – sans doute bien plus que

## FRANÇOIS I<sup>er</sup>

les seize mille reconnues. Sur un terrain poisseux de sang, le jeune roi de France, bien que vainqueur, eut à faire le compte des grands noms endeuillés de sa noblesse. Créa-t-il, au soir de la bataille, un quarteron de chevaliers ? C'est ce que l'on raconte... On prétendit aussi que la veille, au moment d'engager le combat, s'était écrite l'une des pages fondatrices de tout le règne : le jeune roi, recueilli et grave, aurait, au dernier moment, prié le capitaine Bayard de l'armer chevalier. Là, sur-le-champ, au milieu des hommes d'armes ! Objection du grand soldat qui rappelle à son maître que, par le sacre de Reims, il est déjà chevalier. « Bayard, dépêchez-vous, faites mon vouloir et commandement, si voulez être du nombre de mes bons serviteurs et sujets ! », s'impatiente François. Alors le capitaine s'exécute : « Sire, autant vaille que si était Roland ou Olivier, Godefroy ou Baudouin son frère. Certes, vous êtes le premier prince que oncques fis chevalier. Dieu veuille qu'en guerre, ne preniez la fuite ! » Adoubement, accolade, sur fond de canonade, déjà, et de premiers engagements...

On a cherché l'origine de cette mise en scène dans le goût du jeune roi pour cette chevalerie qu'il connaissait de romans médiévaux. L'imprimerie était naissante alors, et ses premiers marchands proposaient aux fortunés lecteurs nombre de récits faciles, nés deux ou trois siècles plus tôt sous la plume de troubadours et de moines. Les modèles de cette littérature étaient, outre le fameux roman de *Turpin*, les œuvres de Chrétien de Troyes : *Lancelot*, *Yvain*, *Perceval*... Dans leur adolescence, Marguerite et François s'en étaient gavés, au point de chercher plus tard, avec plus ou moins de succès, à faire revivre l'univers de



## TABLE

<i>Avant-propos</i> .....	11
<i>Introduction</i> .....	13
1. Le pape et l'empereur.....	29
2. Royal impair .....	41
3. Grenouillage et tripatouillage.....	53
4. Le cas du connétable.....	67
5. Fors l'honneur.....	81
6. L'odyssée de la <i>mignonne</i> .....	95
7. La paix des dames.....	107
8. Deux cours en une.....	123
9. Bûchers, autodafés.....	135
10. Le temps des supplices.....	149
11. La longue traversée.....	163
12. Ombres au tableau.....	177
13. Les plans de la duchesse.....	187
14. Les vaudois.....	203
15. Un roi de chimères .....	211
<i>Bibliographie (très) sélective</i> .....	221
<i>Chronologie</i> .....	223
<i>Tributs</i> .....	237

Mise en page par Meta-systems  
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELKN000502.N001  
Dépôt légal : septembre 2014